

de telles conférences et je pense qu'il les a appelées des «chambres de compensation». C'est vrai que bien des délégués viennent de loin, même de dix mille milles, que leurs discours sont prêts depuis des mois déjà et que parfois, ils sont montés sur leurs ergots. L'ordre du jour comprend nombre de sujets particuliers et, dans les vingt minutes dont il dispose, chaque délégué ne peut guère dire tout ce qu'il voudrait. Pour résoudre ce problème, il a été recommandé que la conférence siège un peu comme une Chambre des communes ou un sénat, avec un président pour faire respecter les règles par tout le monde. Toutefois, nous avons conclu qu'il serait presque impossible de le faire, car plusieurs délégués en avaient contre d'autres pays, surtout contre le Canada, et le Royaume-Uni, et nous avons cru préférable de les laisser parler, afin qu'ils se vident le cœur.

L'opinion du Canada a été clairement exprimée dans des discours francs et constructifs, et toutes nos recommandations étaient judicieuses. Par contre, d'autres délégués ont prononcé leurs discours dans le seul but de les voir consignés au compte rendu.

J'étais fier d'être membre de la délégation canadienne. J'avoue, toutefois, que je ne connaissais pas la contrée où je me rendais et j'ignorais plus ou moins ce qu'on attendait de moi. Je profite de l'occasion pour remercier ceux qui ont permis que j'en fasse partie. J'ai été étonné d'être choisi et j'en suis fort reconnaissant.

Honorables sénateurs, j'ai quitté le Canada cinq jours après les autres, seul. L'une des raisons, c'est qu'il me fallait recevoir quatre injections. Mon excellent ami le sénateur Burchill aurait préféré que ce fût des ingestions... La délégation est donc partie le mercredi, je l'ai suivie le lundi suivant fort de mes quatre vaccins et armé d'une boîte de pilules. Parti d'Ottawa à 4 heures, je suis arrivé en Écosse au moment où ma montre indiquait deux heures du matin. Il était, cependant, 6 heures 15 et le soleil se levait. Je devais m'envoler de Prestwick en direction de Londres à 9 heures du matin, mais comme on pouvait s'y attendre, j'ai été retenu en Écosse par le brouillard jusqu'à 11 heures. A mon arrivée à Londres il y avait encore du brouillard, de sorte que l'avion a dû survoler la ville au-dessus des nuages pendant une heure et demie; 17 autres appareils ont d'ailleurs dû en faire autant à différentes altitudes. Notre pilote a ouvert la porte de sa cabine pour nous permettre d'entendre distinctement sa conversation avec la tour. Cela nous a distraits un peu. Je volais dans un Boeing 707 de BOAC. J'avais une place de première. Les sénateurs connaissent mon péché mignon, ils peuvent donc s'imaginer le plaisir avec lequel j'ai dégusté les savoureux plats servis à bord.

Comme mon avion n'a atterri à Londres qu'à une heure de l'après-midi, l'appareil que je devais prendre s'était déjà envolé. On m'a donc donné une chambre dans un des motels de l'aéroport et j'ai réservé une place pour l'envolée qui partait le lendemain à 9 heures du matin.

Le lendemain matin, le brouillard ne s'était pas encore dissipé. Je suis arrivé à l'aéroport en voiture, et à deux heures et demie nous avons enfin décollé à bord d'un autre avion à réaction de la BOAC à destination de Lagos. Le trajet de Londres à Lagos a pris de cinq à six heures. Nous avons survolé Paris, Barcelone, Alger, le désert saharien, et après deux heures et demie nous avons fait escale à Kano, vieux comptoir africain situé au-dessus de l'équateur, et dont l'histoire remonte au 4<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. La ville est entourée d'une muraille construite en l'an 1200. Nous y arrivâmes au crépuscule par une température de 97 degrés, et nous eûmes l'impression de mettre le pied dans une fournaise.

C'est à cet endroit que je reçus si je puis dire le baptême de l'Afrique aborigène. Avant d'atterrir, notre avion avait progressivement perdu de la hauteur et pendant vingt minutes la brousse se déroula sous le fuselage. Ici et là on distinguait des groupements de dix ou douze huttes d'argile disposées en U et recouvertes de paille ou de feuilles de palmier; ces villages minuscules couvraient une superficie de près de 200 pieds; à leur centre, se trouvait un feu de camp, et l'ensemble s'entourait d'une clôture de paille ou de terre battue. La région était parsemée de ces agglomérations qui permettent de saisir l'essence d'une civilisation autochtone. Je pourrais vous décrire l'existence quotidienne des indigènes, car nous avons visité certaines de leurs habitations.

Ayant quitté Kano une heure plus tard, nous sommes arrivés à destination, Lagos, à 8 heures et demie. Il faisait 87°. Nous avons eu une chaude réception compte tenu de la température, des formalités de la douane, des journalistes et des hauts fonctionnaires du pays. J'ai rencontré les autres membres du groupe à l'hôtel et j'ai eu la chance d'échanger encore quelques mots avec le sénateur Smith.

Le lendemain matin, les 135 délégués se sont divisés en trois groupes; j'ai été séparé du sénateur Smith. Chacun de ces groupes a été dirigé par avion sur une des trois provinces de la fédération du Nigéria.

Pour ce qui est de mon groupe, un avion DC-3 nous a amenés à Enugu, dans la région orientale du Nigéria. Nous avons survolé pendant quelque temps le Niger et comme nous ne volions pas très haut, 4,000 pieds peut-être, nous pouvions voir des milliers de maisons construites dans les marécages. Nous nous